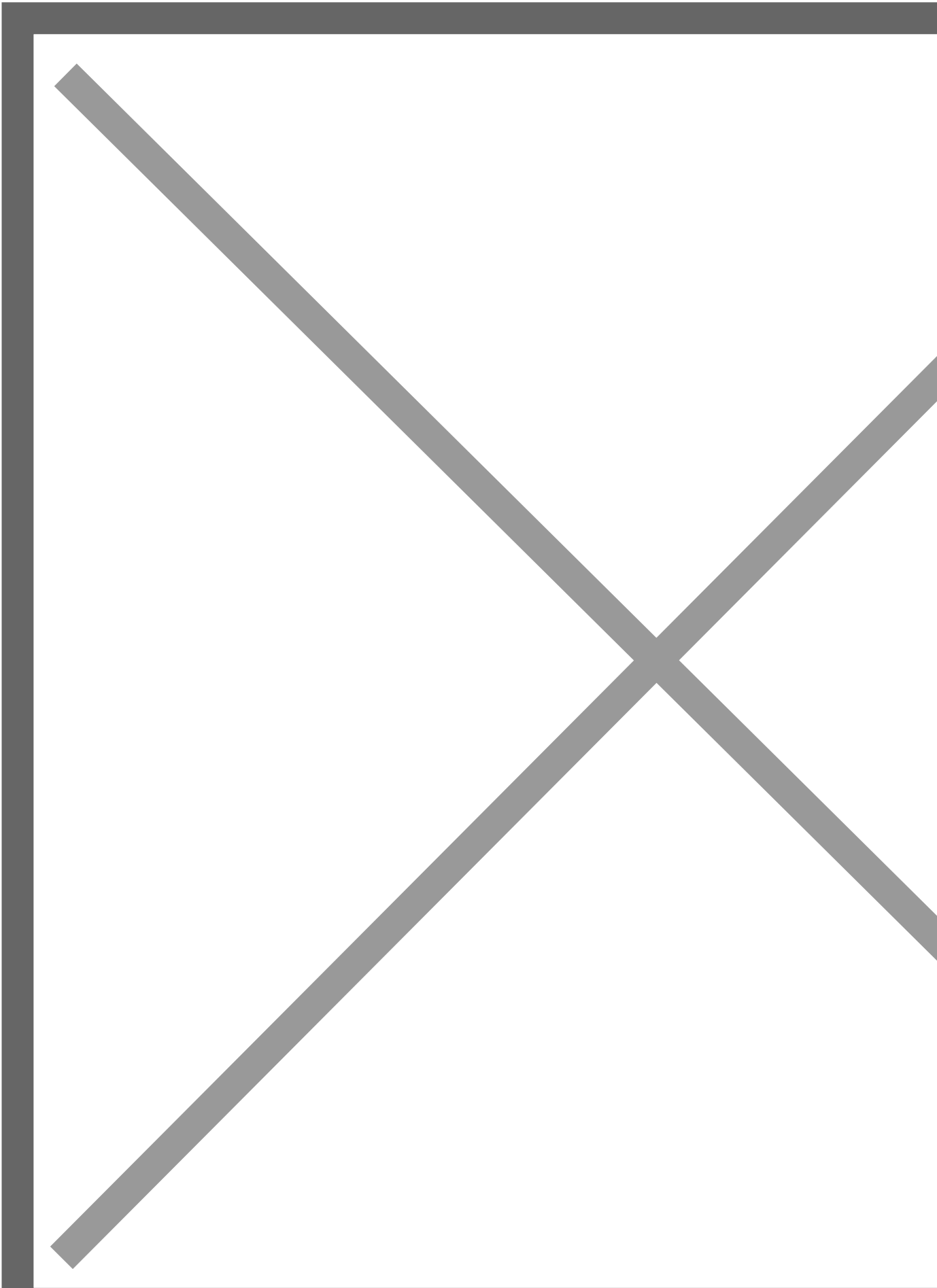


La guerre oÃ¹ les femmes ont perdu le droit Ã leur corps

Description

La guerre Ã Gaza nâ€™est pas seulement une histoire de dÃ©combres et de frappes aÃ©riennes. Câ€™est aussi lâ€™histoire dâ€™une jeune fille qui a ses premiÃ¨res rÃ©gles sous les bombardements, dâ€™une mÃ¨re qui saigne en silence et fait une fausse couche sur un sol froid ou qui accouche sous les drones.

Par Mariam Khateeb, le 19 mai 2025



À Beit Lahia, au nord de Gaza, 20 février 2025. (Photo : Omar Ashtawy/APA Images)

En octobre, j'ai saigné pendant dix jours sans avoir accès à des toilettes convenables.

La maison où nous étions réfugiés, comme la plupart des abris à Gaza, n'offrait aucune intimité. Quarante personnes dormaient dans deux pièces. La salle de bain n'avait pas de porte, seulement un rideau déchiré. Je me souviens avoir attendu que tout le monde s'endorme pour pouvoir me laver avec une bouteille d'eau et des morceaux de tissu. Je me souviens avoir prié pour ne pas tacher le matelas que je partageais avec trois cousins. Je me souviens de la honte, non pas de mon corps, mais de ne pas pouvoir en prendre soin.

En temps de guerre, le corps perd ses droits, en particulier le corps des femmes.

Les gros titres en parlent rarement, de ce que cela signifie pour une fille d'avoir ses règles sous les bombardements, des mères obligées de saigner en silence et de faire des fausses couches sur des sols froids ou d'accoucher sous les drones. La guerre à Gaza n'est pas seulement une histoire de décès et de frappes aériennes. C'est une histoire de corps interrompus, envahis et privés de repos. Et pourtant, d'une manière ou d'une autre, ces corps continuent d'exister.

En tant que femme palestinienne et étudiante d'opiacée vivant aujourd'hui en Égypte, je porte en moi cette mémoire corporelle. Non pas comme une métaphore, mais comme un fait. Mon corps sursaute encore au moindre bruit fort. Ma digestion est perturbée. Mon sommeil est fragmenté. Je connais beaucoup de femmes – des amies, des proches, des voisines – qui ont développé des maladies chroniques pendant la guerre, qui ont perdu leurs règles pendant des mois, dont les seins se sont desséchés alors qu'elles essayaient d'allaiter dans des abris. La guerre pénètre dans le corps comme une maladie et y reste.

Le corps des Gazaouis est une carte marquée par les interruptions. Il apprend très vite à se contracter, à prendre moins de place, à rester en alerte, à primer ses désirs, sa faim, ses saignements. Le caractère public du déplacement détruit l'intimité, tandis que la peur constante rongé le système nerveux. Les femmes qui autrefois gardaient leur pudeur changent d'un coup leurs vêtements devant des inconnus. Les filles ne parlent plus de leurs cycles. La dignité devient un fardeau que personne ne peut se permettre.

C'est le paradoxe de la survie : le même corps qui se voit refuser la sécurité devient l'instrument de la résistance. Les femmes font bouillir des lentilles à la lueur d'une bougie, elles calment les enfants dans les caves, elles bercent les mourants. Ces actes ne sont pas passifs, ils sont radicaux. Avoir ses règles, porter un enfant, nourrir, apaiser, au milieu de la destruction, c'est réclamer la vie.

Je reviens sans cesse à l'image de ma mère pendant la guerre. Le dos voûté au-dessus d'une marmite, les mains tremblantes, les yeux scrutant le plafond au moindre bruit. Elle ne mangeait pas avant que tout le monde ait mangé. Elle ne dormait pas avant que les enfants soient endormis. Son corps portait à la fois l'architecture de la guerre et celle de la maternité. Je réalise aujourd'hui à quel point son épuisement était politique, à quel point son travail, comme celui de tant de femmes palestiniennes, défiait la logique de l'anéantissement.

Il nâ??y a pas de tente pour le corps Ã Gaza. Pas dâ??espace sÃ»r oÃ¹ le corps fÃ©minin peut sâ??Ã©panouir sans crainte. La guerre nous dÃ©pouille de tout, non seulement de nos maisons et de nos biens, mais aussi des rituels qui font de nous des Ãªtres humains : se laver, avoir ses rÃªgles, pleurer en privÃ©. Mais mÃªme sans abri, nos corps rÃ©sistent. Ils se souviennent. Ils rÃ©sistent.

Et peut-Ãªtre que dans leur persÃ©vÃ©rance tremblante, ils Ã©crivent lâ??histoire la plus vraie qui soit.

Mariam Mohammed El Khatib est une Ã©crivaine, poÃªte et militante palestinienne originaire de Gaza. Elle Ã©tudie la dentisterie en Ã©gypte, oÃ¹ elle poursuit Ã©galement son travail littÃ©raire. Ses Ã©crits, publiÃ©s sur des plateformes telles que This Week in Palestine, We Are Not Numbers et Avery Review, explorent les thÃªmes de la mÃ©moire, de la guerre et de la rÃ©sistance, en particulier dans une perspective fÃ©ministe et existentielle. Elle utilise la narration comme une forme de rÃ©sistance culturelle, documentant lâ??expÃ©rience palestinienne et amplifiant la voix de son peuple.

Traduction : JB pour lâ??Agence MÃ©dia Palestine

Source : [Mondoweiss](#)

date crÃ©Ã©e

2025/05/20